

- artpress - <http://www.artpress.com> -

RUN RUN RUN

Posted By *artpress* On 25 novembre 2016 @ 15 h 23 min In arts,exclu web | [Comments Disabled](#)

En investissant les murs d'une station-service désaffectée, la Station fut l'une des premières structures d'art indépendantes à s'implanter en France dans le courant des années 1990, aux côtés du Transpalette à Bourges qui reprend ces jours-ci du service. A l'occasion des vingt ans de cette plateforme pionnière, la Villa Arson lui a confié le soin de réunir une constellation de collectifs adhérant au même schéma d'organisation, de médiation et de diffusion. Ce n'est pas moins de 22 collectifs et 120 artistes qui ont répondu à l'appel, rendant compte de l'effervescence des *artists-run space* en France comme dans d'autres pays (Allemagne, Suisse, Italie, Japon).

Emblématique d'un esprit communautaire en voie de renouveau, l'*artist run space* se caractérise avant tout par le décloisonnement des disciplines et par un mode de fonctionnement « alternatif » dans lequel les artistes sont directement impliqués, sans subir la pression d'une galerie. Inventés au Canada dans les années 1950 avant d'être popularisés en Europe dans les années 1960-70 (sous la désignation de *Nonprofit Collective Organizations*), ces laboratoires d'avant-garde contribuent à révéler de jeunes artistes ou commissaires qui ne veulent pas encore de leurs propres ailes. Mais font surtout émerger des pratiques contingentes au marché de l'art, soustraites à la dérive spectaculaire et à l'hystérie du *rich' n' famous* qui impose aujourd'hui son diktat dans les foires et les biennales.

Par delà l'idée d'activisme qui lui est intrinsèquement lié (des citations de Benjamin, Foucault et Agamben s'immiscent dans l'exposition), l'*artist run space* engage aussi une réflexion sur les conditions de monstration d'une œuvre dans un espace où l'art est envisagé autant comme expérience active que comme objet de contemplation. Processus collectif et démarche individuelle y sont indissociables, donnant corps à des œuvres en résonance avec le site dans lequel elles sont exposées autant qu'avec leurs conditions d'émergences dans un monde globalisé. Mutualisation, entraide et bricolage y sont parfois indexés à une pratique plus institutionnelle, créant un système de va-et-vient entre les réseaux *do it yourself* et le circuit plus établi des galeries.

Si elle cède parfois aux conventions du fétichisme, plutôt que de mettre en exergue des pratiques plus transversales (publications, multiples, performances), l'exposition a vite fait de désamorcer tout procès d'intention dans un réjouissant dynamitage formel. Hétérogène et foisonnante, elle s'attache à faire circuler les énergies d'une salle à l'autre, s'affranchissant

des cimaises pour favoriser des espaces ouverts et poreux. Investissant le moindre recoin, des sous-sols à la terrasse, les collectifs cannibalisent l'espace tous azimuts, donnant l'impression d'un seul et même organisme fourmillant de rhizomes. Les parisiens du Wonder se jouent du protocole muséal en installant un sauna à l'intérieur même de l'espace d'exposition, à l'intérieur duquel résonne une techno « à l'étouffée », tandis que la fine équipe de Lieu Commun, s'associant à Zebra 3 / Buysellf, expose un camping-car customisé, arrivé à destination après avoir traversé l'axe Bordeaux-Nice en embarquant de nouvelles pièces à chaque étape de son périple. Emprunts, pastiches, détournements et autres réappropriations sont aussi de la partie. Des œuvres de Richard Jackson, Franz West, Isa Genzken ou Fischli & Weiss sont ainsi reproduites à l'identique par le duo LM (Ingrid Luche & Nicolas H. Muller), prolongeant la démarche conceptuelle de Elaine Sturtevant. Dans un esprit similaire, le collectif suisse CAN se réapproprie la typographie « Banqueroute », issue d'un tract de Brecht et Filliou qui fit grand bruit en 1968. Du plus pop au plus hermétique, l'exposition joue sur tous les registres de forme, sans hiérarchie aucune. On regrettera seulement que la plupart des collectifs aient choisi de montrer des pièces déjà exposées, plutôt que de soumettre une proposition inédite.

Des structures – plus fragiles car non pérennes – comme l'Espace d'en Bas ou les italiens de Dolceacqua Arte Contemporanea tirent à cet égard leur épingle du jeu, agrégeant plusieurs artistes à l'intérieur d'une seule et même pièce. Collage vidéo et cut-up manifeste pour les premiers (Stéphane Broc, Jean-Louis Chapuis, Vincent Epplay, Pierre Escot et Marion Orel), structure en bois composite pour les seconds, ces œuvres « tout en un » reflètent avec humour et poésie l'esprit d'hybridation qui anime ce type de structures. Non loin de là, L'Entreprise Culturelle fait dialoguer les œuvres in situ, induisant des correspondances entre un *wallpainting* de Matthieu Clainchard, une vidéo de David Ancelin et les fragiles monticules d'Eric Stephany. Au sous-sol, ce sont les posters et les multiples de Macumba Night Club Editions, les cartes postales sonores du Bon Accueil ou les installations des bruxellois de Numéro 13, des allemands de Maik Alles Gute ou du tokyoïte Palais des Paris qui enrichissent l'exposition d'un versant plus foutraque. On saisit alors mieux les véritables enjeux de l'*artist run space* : envisager l'art tout autant sous le prisme du collectif que de l'individu, et révéler à partir de là d'autres fonctionnements possibles, d'autres positionnements qui ne céderaient en rien aux sirènes du marché et ne statueraient jamais sur la nécessité d'appartenir à l'Histoire avec un grand H.

A l'heure où le monde de l'art essuie les plâtres du néo-libéralisme, il est rassurant de constater que la résistance s'organise, bien décidée à ouvrir le champ des possibles et à concurrencer l'institution sur son propre terrain. Le titre de l'exposition, emprunté à une chanson du Velvet de 1967 (à moins que ce ne soit aux Talking Heads ?), en souligne la portée visionnaire: courir loin devant plutôt que courir à sa perte. Tout est question d'endurance.

Julien Bécourt